

ÉCOLES CHÂTAIGNIERS ET LES PLANTES DE NANTES



L'ÉCRITURE DE TERRAIN OU L'UTOPIE DE LA PRÉSENCE

par Hervé Moëlo
Centre de Ressources Ville de Nantes

*Je ne dis pas l'espace
Je fais qu'il parle*

Guillevic¹

À ce jour, une cinquantaine de publications témoignent du travail d'écriture du Centre de Ressources Ville² fait dans les écoles et leurs quartiers, dans le cadre de la politique éducative de la Ville de Nantes³. L'évolution de la démarche met progressivement en évidence la manière dont « l'écriture de terrain » développe une stimulation d'expression et d'écriture chez des enfants, à partir du CE2. Différente des approches classiques plus difficiles à partager avec le plus grand nombre, cette « écriture de plein air », rattache le monde de l'écrit à l'expérience vécue, à la réalité observable et à l'écriture personnelle.

1 Guillevic, *Du domaine, Euclidienne*, Gallimard / Poésie, 1967-1977

2 Le Centre de Ressources Ville (CRV) est un espace de développement, de coordination, d'animation de projets et de formation de la Direction de l'Éducation de la Ville de Nantes. Son domaine : la lecture-écriture et l'Éducation Artistique et Culturelle (EAC).

3 Avec des tirages variables, entre 500 et 2000 exemplaires, la collection continue à être diffusée gratuitement, notamment dans les formations, auprès de ceux qui s'intéressent de près aux projets d'écriture.

1. PUBLIER DES TEXTES D'ENFANTS, C'EST DONNER UN VRAI STATUT À LEURS POINTS DE VUE.

Mon parcours professionnel peut se raconter comme un parcours d'écriture. Ou du moins un parcours de stratégies d'écriture consistant à **mettre les enfants dans les meilleures conditions d'expression par l'écriture.**

En arrivant au CRV, autour de l'an 2000, après avoir travaillé sept ans à l'Association Française pour la Lecture, je découvre une contrainte qui me parle et que je reprends volontiers à mon compte : publier les productions des projets d'écriture pendant des projets de classes lecture-écriture⁴.

Au fil des années, je vais y ajouter d'autres contraintes pour rendre ces projets encore plus spécifiques. À chaque fois, nous nous consacrons à un aspect du quartier de l'école de Nantes avec laquelle nous travaillons : rencontre avec des « Castors » bâtisseurs de leurs maisons dans les années 1950, carnet de voyage dans un joli vallon, exploration des bords de Loire, découverte des arbres d'un quartier, recherche des frontières du quartier, explorations d'immeubles via leurs fenêtres...

Une autre contrainte prend son importance : **ne publier que l'expression des enfants, sans transformation, ni écriture, ni réécriture** par un professionnel – hormis les corrections orthographiques et syntaxiques. Je m'attache à l'importance de l'authenticité de la langue et du point de vue des enfants. La langue enfantine adopte des tournures parfois maladroites, les enfants choisissent d'écrire sur des

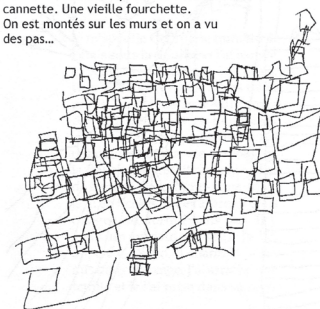
sujets qui peuvent sembler dérisoires, sans intérêt, leurs points de vue ne correspondent pas toujours à nos attentes éducatives et culturelles. En faisant écrire les enfants, il est fréquent que nous ayons déjà en tête le modèle de ce que nous aimerions tant qu'ils écrivent et qu'ils disent. A tel point qu'on peut parfois se demander : dans les démarches éducatives, l'opinion enfantine existe-t-elle ?⁵

Je découvre avec le temps, que cette interrogation rejoint des positions militantes sur la reconnaissance d'une culture enfantine. C'est en particulier la position de la regrettée auteur-illustratrice Elzbieta, la seule à ma connaissance qui a pris le parti d'écrire des biographies d'enfances, argumentant que **« l'enfance est une vraie vie et non pas un brouillon de vie »**⁶.

Cette position de résistance culturelle et langagière, nous la retrouvons dans la position de l'écrivain suisse Charles-Ferdinand Ramuz qui s'attachait dans les années 1930 au respect, non pas des enfants mais d'une autre culture minoritaire : la langue des paysans vaudois, qui était celle de ses ancêtres suisses. Pour que ses romans gardent cette langue jugée « incorrecte », Ramuz défend « un droit de mal écrire » auprès de son éditeur Bernard Grasset et ouvre un débat dans la société littéraire parisienne, gardienne de la « bonne langue »⁷. Le romancier parle de « français de plein air », qu'il oppose au « français de conserve », centralisé, figé et académique.

Mur au trésor

Il y avait du soleil. On a croisé une vieille dame. Elle nous a raconté qu'il y avait un château. On a vu de la peinture sèche et on a vu aussi une étoile. La chapelle et le trésor. Et aussi on a vu une pièce de monnaie. Une vieille cannette. Une vieille fourchette. On est montés sur les murs et on a vu des pas...



Je suis le mur et je t'ai construit et je t'ai cassé. Et le trésor a été perdu et celui qui le retrouve doit le ramener.
Seven

Publier des textes d'enfants, c'est donner une vraie place à leurs points de vue, en **leur permettant de choisir ce sur quoi ils vont écrire.** C'est donner à lire une langue d'enfant authentique. J'aime interroger les éditeurs quand il m'arrive d'en croiser : pourquoi ne jamais publier de textes d'enfants ? Pourquoi publier des textes, écrits par des auteurs qui aiment tant se mettre « à hauteur d'enfants », en répétant qu'ils « recherchent en eux leur part d'enfance » sans solliciter ceux qui sont les mieux placés pour produire une langue et un regard d'enfant sur le monde ?

Les réponses sont multiples et répétitives : économiques, juridiques, esthétiques, littéraires mais jamais vraiment totalement convaincantes. Pourtant, des publications de textes d'enfants ont existé et existent encore, mais toujours de manière expérimentale⁸. Il est fort probable que les représentations de l'enfance ne correspondent pas à la réalité de l'enfance. Mieux vaut-il une poétisation littéraire du monde de l'enfance qu'une véritable langue enfantine ? La littérature pour la jeunesse ne sera-t-elle jamais une authentique littérature de la jeunesse ?

4 Quinze jours de travail avec une classe de cycle 3 (CE2-CM1-CM2), accompagnée par une douzaine d'adultes (enseignants, bibliothécaire, animateurs, parents) en situation de « formation par la pratique ». Ces expériences éducatives et sociales ont existé à Nantes de 1995 à 2010.

5 Hervé Moëlo, *L'opinion enfantine existe-t-elle ?*, Actes de lecture n°75, sept. 2001.

6 Elzbieta, *Histoires d'enfances*, Editions du Rouergue, 2003.

7 Charles-Ferdinand Ramuz, *Lettre à Bernard Grasset*, Œuvre complète, tome 12, p. 262. Voir aussi : Jérôme Meizoz, *L'Âge du roman parlant (1919-1939). Écrivains, critiques, linguistes et pédagogues en débat*, Genève, Droz, 2001.



Au début des années 2000, nos projets d'exploration consistent à découvrir, des quartiers, des espaces, des lieux de la ville, à rencontrer des gens chez qui il nous arrive parfois d'entrer⁹. À chaque fois, nous sortons donc, par petits groupes, selon les thèmes de chaque projet. Nous nous retrouvons dans des jardins, dans des rues, dans des immeubles, dans des théâtres, dans des galeries marchandes, chez des habitants accueillants qui nous font la visite de leur appartement ou de leur maison, au Muséum d'Histoire Naturelle, devenu très tôt un laboratoire d'expérimentation précieux de ces projets.

2. TOUT EST LÀ, SOUS NOS YEUX.

Après quelques années, la **pratique du regard** et de l'observation prend une place de plus en plus importante : **chaque enfant peut observer ce qui l'attire, ce qui lui parle**. Il peut s'agir d'une personne rencontrée chez elle, d'un élément inévitable du paysage, ou au contraire d'un **détail que personne n'avait vu** : une

fenêtre, une pâquerette, un dessin sur le mur, un chat sur le rideau, un coquillage...

La démarche a un avantage : ne pas imposer un objet unique d'observation et d'écriture. Si chacun choisit ce sur quoi il va écrire, il a beaucoup plus de choses à dire. Derrière ce choix, il y a forcément des raisons, des idées, des souvenirs, des rêveries à exprimer. Ce principe devient une règle fondamentale des projets d'écriture : permettre de laisser le choix de l'objet sur lequel va porter l'écriture.

Nous prenons parfois des photos. Et c'est seulement en rentrant à l'école que nous nous souvenons de ce qui s'était passé pour écrire des textes qui évoquaient les lieux découverts. Par la suite, le dessin va les remplacer : **dessiner muscle l'observation**.

LE BÂTIMENT RESSEMBLE À UNE MAIRIE.



Le bâtiment est vieux et grand. Il ressemble à un hôtel. Son ancien prénom est Ateliers et chantiers de Nantes. La pendule n'est pas à l'heure.

Quelques années plus tard, une nouvelle contrainte vient enrichir le dispositif. En travaillant et en réfléchissant avec plusieurs compagnons de route¹⁰ apparaît une autre importante technique : l'écriture en extérieur. En s'installant sur des chaises, sur de larges trottoirs, sur des espaces de repos, dans des ga-

leries marchandes, dans les transports en commun, en se mettant sur des murets ou par terre dans des lieux qui le permettent (musée, gare, bibliothèque, tribunal, tramway, bus, salle d'attente...), **les enfants prennent des notes et dessinent en même temps ce qu'ils observent et ce qu'ils découvrent**. Plus la peine de se souvenir de ce qu'on a vu. Tout est là, sous nos yeux.

Ce n'était pas anticipé, mais cela a fini par devenir un atout : le premier temps d'écriture est accessible à tous les enfants, quelque soient leurs niveaux scolaires. Il consiste à noter et à dessiner ce qu'on choisit d'observer. Quoi de plus simple ? Ici c'est le règne de la prise de note, de la liste, du schéma, de la parole prise au vol, de la non-phrase. Parce que **tous les enfants en sont capables**, nous nous retrouvons en situation de « débloquer » certains enfants allergiques à toute expression par l'écriture dans des conditions plus compliquées, quand il s'agit, en classe, de chercher des idées en soi, d'inventer et de bien écrire.

Nous voici au stade de « l'apprentissage du regard, » formule chère au philosophe Wittgenstein, qui est aussi l'auteur d'une maxime lapidaire qui m'est souvent d'un grand secours : « **Ne pense pas, regarde !¹¹** » Pour moi, cette pensée fulgurante parle notamment de cette absence de poids de l'injonction esthétique et intellectuelle. Elle signifie : « Ne pense pas trop vite. Utilise avant tout l'écriture et le dessin pour noter ce que tu vois et entend autour de toi... Après, on aura bien le temps de voir ce qu'on pourra en faire... » **Aucun injonction à l'écriture intelligente, bien construite. Nulle nécessité d'imaginer, d'avoir de belles idées, de belles tournures. Nulle nécessité littéraire.**

8 Voir les éditions Célestine <http://petitslivres.free.fr/> ou Charlotte Légaut, créatrice du journal *Phénomène*, pour la Ville de Nantes, exclusivement écrit et illustré par des enfants <http://charlottelegaut.com/Phenomene.htm>

9 Hervé Moëlo, Véronique Escolano, *L'écriture est dans l'escalier*, Actes de lecture n° 74, juin 2001 https://www.lecture.org/revues_livres/actes_lectures/AL/AL74/page23.PDF

10 En particulier Véronique Escolano (journaliste), Charlotte Légaut (auteur-illustratrice) et Frédéric Barbe (géographe-éditeur).

11 Ludwig Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, Gallimard, 1953-2004.

3. L'ÉCRITURE DE TERRAIN GARDE LES TRACES D'UN LIEU ET D'UN INSTANT.

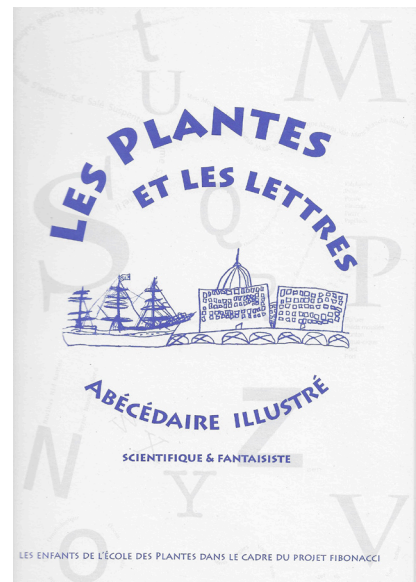
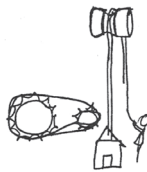
Nous pratiquons donc cette belle écriture ordinaire : prise de notes, listes, dessins, impressions, schémas... Et je me retrouve dans une posture éthique satisfaisante, qui rejoint ma réflexion sur la relation ambiguë et rarement claire entre les démarches d'écriture et la croyance littéraire¹². Mon idée a toujours été simple : l'écriture, mais aussi la lecture, sont trop souvent réduites à la littérature alors que les fonctions de l'écriture recourent les préoccupations anthropologiques de la « littérature »¹³, bien plus vastes et variées que la préoccupation de bien écrire. L'écriture littéraire est ici un genre parmi bien d'autres, mêlé à bien d'autres façons de s'exprimer. C'est ainsi que je découvre de ma-

nière très pragmatique le principe et les effets bénéfiques de ce que je finis par appeler officiellement « l'écriture de terrain ». Le geste graphique, produit en situation permet avant tout de produire des traces qui permettent de dire qui on est, où on est, pourquoi on y est venu, ce qu'on veut en retenir... Une double mémoire est conservée : celle du lieu et celle de l'instant. **Ecrire « ici et maintenant »**, c'est une manière d'immortaliser ces quelques minutes uniques dans cet endroit où nous avons été présents pour lui porter une attention toute particulière. Ce jour-là, à cet endroit, j'y étais et je vais pouvoir m'en souvenir.

Cet attachement au terrain, on le trouve au début du XX^e siècle chez Robert Musil, proche du rationalisme critique de Wittgenstein. Pour lui, dans la pensée et dans les sciences, *le pied le plus sûr est toujours celui qui est le plus bas placé*. Il faut assurer ses réflexions comme l'alpiniste, grimpant une paroi dangereuse, recourt à la corde et aux crampons¹⁴. Il va de paire avec une opposition aux conceptions vaporeuses et hors-sol de l'écriture. Musil aime évoquer avec ironie la confusion entre littérature et religion ainsi que « le bavardage de sa-

cristie sur la mission de l'artiste »¹⁵. Cette écriture de terrain permet d'observer avec une grande acuité. **La « connaissance par la main »**, comme la nomment les scientifiques, **c'est réussir par le dessin et l'écriture à décrire une chose que l'on découvre**. Faites l'expérience : décrivez une façade d'immeuble, un oiseau, votre voisin ou un tableau du Douanier Rousseau. Il vous faudra avant tout exercer un regard d'une grande acuité pour parvenir à lister ou à dessiner tout ce que vous voyez.

vieux panier de basket
vieil appartement
vieille maison
vieilles statues
vieille quille de bowling
vieille cigarette
vieille cabine téléphonique
vieille fenêtre
vieille poubelle
vieux chien
vieux chiffres romains
vieux bâtiment
vieux champignon
vieux cadenas
vieux tunnel
ver de terre mort
c'était bien c'était mouillé



12 Articles disponibles sur le site de l'AFL, revue « Les Actes de lectures » : *L'écriture matérialiste, l'ordinaire et le littéraire, Ecrire sans héroïsme*. http://www.lecture.org/revues_livres/actes_lecture.html

13 La littérature dessine une frontière objective très large de description et d'analyse du monde de l'écrit et de ses conditions de production, sans hiérarchie qualitative.

14 Robert Musil, *L'Homme sans qualités*, Seuil, 1956.

4. DES SITUATIONS FORTES PRODUISENT DES PAROLES SINGULIÈRES.

L'écriture de terrain entretient un dialogue privilégié avec le territoire des écritures de soi. Le simple fait de **choisir soi-même un objet d'observation**, c'est déjà une démarche personnelle qui peut ouvrir assez rapidement à des pistes autobiographiques. C'est d'ailleurs un critère de réussite important à mes yeux : **un texte fort est un texte que seul l'enfant a pu écrire, c'est-à-dire qu'il y met des éléments que lui seul a pu trouver**. Je le constate souvent : bien plus que les immersions littéraires, ce sont les situations d'exploration, les lieux découverts, les personnes rencontrées qui produisent des espèces de chocs émotifs et intellectuels dont ressortent des manières de s'exprimer bien spécifiques. Il y a là une vérité statistique : plus la situation est forte et enthousiasmante, plus les paroles pour l'exprimer se singularisent.

En prolongement de ces écritures en situation, des « enquêtes sur soi », rédigées sur mesure, sont confiées aux enfants. Elles prennent la forme de carnets pliés selon la technique des éditions Célestine. Leurs titres – *Le travail et moi*, *Les jardins de ma vie*, *La ville autour de moi...* – évoquent toujours le même esprit : **lancer les enfants dans des auto-explorations, chez eux et en eux**. Ils sont invités à interroger leurs proches et eux-mêmes sur le sujet du projet. Des situations d'observation leur permettent de dessiner et de lister des éléments d'enquête à la manière des ethnologues de soi. Le lien avec les familles prend ici une grande importance. Il s'agit de

faire sortir ces projets de l'école. On a longtemps parlé de « déscolarisation » de la lecture et de l'écriture, au sens où le rapport à l'écrit ne pouvait rester une discipline seulement scolaire. Il s'agit de provoquer des dialogues avec les parents, les voisins, les amis, à propos du travail, des souvenirs de jardins, des lieux préférés dans la ville...



5. À FORCE D'HABITER UN LIEU, ON FINIT PAR S'Y SENTIR BIEN.

C'est en m'immergeant dans ces nombreux projets d'exploration que se sont développés mes question-

nements concernant notamment la littérature et ses liens polémiques avec le domaine des sciences. Outre les critiques poussées de Jacques Bouveresse à l'égard du « littérarisme »¹⁶ et de « l'abus des belles lettres dans la pensée contemporaine », il s'avère que le champ littéraire a vécu un conflit ouvert avec les sciences sociales au tournant du XIXe et du XXe siècle. L'ethnologie et la sociologie, jeunes disciplines en pleine émergence, se sont structurées contre la culture littéraire, la fiction et les excès de la narration. En France, les premières explorations d'ethnologues ont apporté une série de réflexions et de textes captivants sur la relation tumultueuse entre fiction et vérité, entre écriture de soi et recherche scientifique, entre gestion des émotions et aspiration à l'objectivité, entre expérience vécue, parfois inavouable voire mystifiée et travail intellectuel.¹⁷

Avec les enfants, la démarche fonctionne selon une technique bien rodée. Préparée en classe, une exploration d'un lieu doit déclencher un enthousiasme et une énergie importante. Elle permet aux enfants de s'engager dans l'activité qui leur est proposée. Avec un cahier de travaux pratiques – une page pour écrire, une page pour dessiner – et un crayon feutre fin de qualité, permettant des effets graphiques immédiats, ils ont la consigne de **prendre le plus de notes possibles sur tout ce qu'ils verront et entendront**. Dans l'idéal, ce sont des

15 Robert Musil, *Essais*, Editions du Seuil, 1956.

16 Jacques Bouveresse, *Prodiges et vertiges de l'analogie, De l'abus des belles-lettres dans la pensée*, Raisons d'agir Editions, 1999.

17 Hervé Moëlo, *Le texte et le terrain, L'écriture ethnologique face à la littérature*, Iste Editions, 2013.

journées entières découpées en trois heures d'ateliers, proposant chacune une activité différente : observer ou rencontrer les gens qui travaillent, découvrir les coulisses du lieu – vestiaires, ateliers, salle de pause... – s'immerger dans le lieu, observer les détails, les lister, les dessiner, même s'ils semblent en apparence insignifiants... Quand ce n'est pas possible, ce sont des créneaux de deux heures qui permettent d'avoir le temps de s'installer dans un endroit.

muséuM d'histoire naturelle de Nantes

Suivez le guide !

hors-série réalisé par les enfants d'écoles nantaises
printemps 2014



Cette étape nécessite du temps. Le syndrome de la visite guidée nous l'avons tous vécu, au moins une fois dans notre vie, n'est-ce pas ? Il arrive que les visites de lieux soient trop rapides ou trop lentes ou trop longues et que les explications sautent les cerveaux des jeunes visiteurs et les nôtres aussi. Le symbole le plus fameux reste à mes yeux l'ironique record de traversée du musée du Louvre établis par Claude Brasseur et Sami Frey dans le film *Bande à part* de Jean-Luc Godard : les deux personnages courent comme des Jamâïcains à travers les galeries du musée en essayant d'éviter les visiteurs apeurés. Nos explorations sont à l'opposé. Il s'agit de **s'installer dans le lieu et de faire qu'on s'y sente bien.**

Je m'en suis souvenu en 2013 en vivant une belle contre-expérience, dans ce même musée prestigieux, pendant un séjour de trois jours à Paris avec une classe de CM2. On avait réussi à mettre les enfants à l'arrêt, par terre, pour écrire et dessiner sur un tableau de leur choix. Je n'oublierai jamais les enfants allongés, chacun devant la toile qu'ils avaient choisie, prenant des notes et dessinant. Ils se faisaient photographier et enjamber par des Japonais intrigués par ce qui se passait.

6. ET LA VISITE SE TRANSFORME EN PRÉSENCE.

Ce sont les projets menés au Muséum d'Histoire Naturelle de Nantes qui permettent d'expérimenter la meilleure des manières de faire¹⁸. Accepter de ne pas tout voir mais favoriser de longs moments où chaque groupe s'installe dans une salle. Organiser de longs moments agréables, c'est-à-dire, de bonnes conditions de travail et la sensation de se sentir bien : bien s'installer, pouvoir s'asseoir, avoir le droit de se mettre par terre, voire de s'allonger pour noter et dessiner, pouvoir choisir la pièce de la collection préférée.

À partir de là, chaque enfant vit un face-à-face avec l'animal. Il le décrit, par l'écriture. Il le dessine. Il prend bien le temps de l'observer sous toutes les coutures. Et voilà déjà plus d'une heure de passée. Après la pause du midi, chacun re-

vient au même endroit mais cette fois-ci, on élargit la zone d'observation, tout autour. Qui est le voisin de l'animal ? Comment est son environnement, derrière la vitrine ? Y a-t-il des visiteurs qui s'arrêtent ? Qui le regarde ? Quelles peuvent être les pensées de l'animal ? Et voilà encore une heure de passée... Alors que l'on craignait que ces deux heures passées au même endroit ne produisent des effets de lassitude, on constate l'inverse : **tout ce temps passé produit chez chacun un sentiment de familiarité avec le lieu que chacun a occupé.** On a la sensation d'avoir été présent à cet endroit, d'avoir vraiment fait connaissance avec le lieu, de s'y être senti un peu chez soi. Ne serait-ce pas là une des définitions du mot « habiter » ? Ne serait-ce pas **une manière de transformer la visite en présence ?** Plutôt que d'être de passage, nous avons demeuré, faisant connaissance avec cette salle, ces animaux, développant aussi une complicité avec les agents du Muséum qui gardent toujours un œil ouvert.

Pendant ces explorations de terrain, on pratique aussi la « tentative d'épuisement de lieu », adaptée d'un livre de Georges Perec¹⁹. Chaque minute, pendant 10 minutes, on note l'heure qu'il est et une chose que l'on observe ou que l'on ressent. À chaque fois, on change de verbe. 10h45. Je vois... 10h46. J'entends... 10h47. J'ai l'impression que... 10h48. Je pense que... 10h49. Je sens que... L'activité est rythmée, productive et ludique. **On essaye de capter l'ordinaire de ce qui se passe ici.** Comme l'explique Perec qui aimait jouer à l'apprenti-sociologue : que se passe-t-il quand il ne se passe rien ? En d'autres termes : que se passe-t-il ici quand je ne suis pas là ? Quand la surface des petites agitations se calme ? Quelle est la nature de cet endroit ? Le matin, le soir, la nuit...

18 Réflexion et projets menés avec Sylvie Le Berre, directrice adjointe du Muséum d'Histoire Naturelle de Nantes.

19 Georges Perec, *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, Christian Bourgois, 1982 et *Espèces d'espaces*, Galilée, 1974.

le musée exploré



par les enfants des écoles Chêne d'Airon, Henri-Bergeron, Jean-Zay
Nantes, printemps 2013

7. LE DON DE L'IMAGINATION EXACTE PERMET D'ANTICIPER CE QUI PEUT ARRIVER.

Ces inventaires minutés fonctionnent bien. Ce sont de véritables reconstitutions de l'atmosphère des lieux explorés. Ils prennent toute leur ampleur, quelques mois plus tard, au moment des mises en voix.

En un deuxième temps, un travail en classe, quelques jours après, consiste à prolonger l'exploration en choisissant ce que chacun a particulièrement aimé dans toutes les notes prises. À ce stade, la littérature et la poésie, mais pas n'importe lesquelles, peuvent donner de bonnes idées. Les auteurs qui avancent sur le fil de l'écriture du réel et de la poésie de la matière sont les plus utiles. Après le Muséum, on fait parler l'animal. Il raconte sa vie, ses journées et ses nuits, ses rêves, ses angoisses. Pour d'autres projets, ce sont les outils qui vont parler, une personne observée, un élément du paysage, un outil de jardinier, un bâtiment, un animal dans un jardin, une maquette de bateau...

C'est la phase de « l'écriture parlante » : il s'agit de **donner la parole à ce que l'on a observé**. On le fait parler. On imagine sa vie. On crée des biographies imaginaires, y compris quand il s'agit de biographies ou d'autobiographies imaginaires d'objets. Ici, « le don de l'imagination exacte » de l'historien Albrecht Betz a toute son importance : **on imagine certes, mais dans la cadre contraint de la réalité observée**.

Ainsi, ce passant observé, on imagine sa vie, non pas n'importe comment, mais à partir de ce qu'on a aperçu de lui : son visage, sa démarche, ses vêtements...

En un troisième temps, voire un quatrième, l'écriture parlante a encore bien des réserves. A moins que ce ne soit l'enfant qui entame une correspondance avec lui : écrire à un jardin de notre passé, à une rose, à un bateau de course du Vendée Globe construit à Nantes, à une grue ou un bateau de pêche des anciens chantiers navals nantais, à une pale d'hélice de deux mètres de haut...

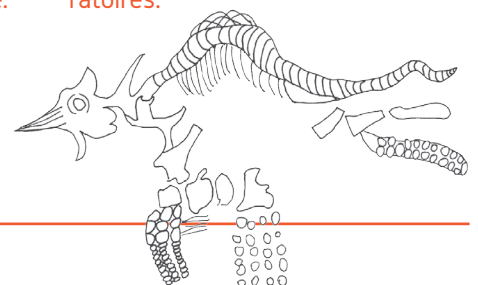
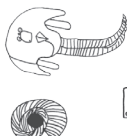
Dans un projet de réhabilitation urbaine d'un ruisseau dans un quartier, plutôt que demander leur avis aux enfants, on leur demande de faire parler le ruisseau. C'est lui qui nous donne son avis. Comment se sent-il ici ? Quel est l'avantage d'avoir un ruisseau près de chez soi ? Que devient-il quand il s'en va d'ici ?

La dernière phase fonctionne comme un envoi ou un feu d'artifice. Elle consiste à rendre publique toutes ces productions. La mise en voix travaillée avec la Compagnie PaQ'la Lune ou la publication papier de carnets, de livres, de livrets ou d'affiches permettent de boucler une boucle qui parcourt toute la chaîne de l'écrit²⁰. Elle est agréable, cette **sensation du travail accompli, depuis les premières sorties exploratoires**.

Je reviendrai au Grand-Blottereau



Les enfants des écoles Baugnolles, Boillière, Jacques-Fati,
Julien-Gracq • Nantes, 2015



8. L'EXPÉRIENCE DE LA RENCONTRE, C'EST PEUT-ÊTRE L'ESSENTIEL ?

Ces projets de terrain cherchent à faire éprouver par l'expérience l'intérêt de l'usage de l'écriture. C'est parce que l'on part des choix des enfants et de leurs observations personnelles qu'une certaine forme d'évidence est possible. **Il est important de leur faire vivre ces moments où l'écriture n'est pas seulement de la copie, des exercices ou de la rédaction.** Elle peut être mise au service de choix personnels et d'intérêts très subjectifs.

Je pense depuis longtemps qu'il est capital de permettre aux enfants de réduire autant que possible l'écart entre le monde de l'écrit – écriture et lecture – et leur vie personnelle. C'est certainement un déclic majeur et peut-être un rendez-vous manqué de la fameuse « lutte contre l'illettrisme ». **Comprendre le rapport que l'écrit peut avoir avec ma propre vie, c'est une raison de premier ordre d'utiliser l'écrit autrement** que de manière purement

mécanique. C'est aussi une raison de découvrir qu'il n'y a pas que la littérature à prendre comme objectif dans la formation des lecteurs, mais aussi bien d'autres domaines complémentaires de la *littératie*.

Evidemment, ces expériences n'ont rien de miraculeux. Il ne suffit pas de quelques heures de projet pour que cette prise de conscience soit déclenchée. Seule une démarche éducative et pédagogique de fond peut permettre aux enfants de se rendre compte de cela. C'est la raison pour laquelle, ces journées d'exploration s'adressent aussi aux adultes qui accompagnent les enfants. Professeurs et parents sont invités à écrire de la même manière que toute la classe. Au Centre de Ressources Ville nous proposons des « formations par la pratique » régulières pour transmettre aux médiateurs éducatifs tous les outils et les démarches pratiquées dans ces projets²¹.

Il s'agit de développer une attention plus grande aux espaces sociaux que l'on découvre. **En nous immergeant** plusieurs heures dans un jardin, dans une gare, sur un chantier à bateau, au Muséum, dans une bibliothèque, dans une rue, **nous apprenons à voir, à regarder, à mieux comprendre et sentir ce qui s'y passe.**

Nous apprenons aussi à prendre contact avec les personnes qui passent ou qui travaillent là. La découverte de leurs espaces de vie, de leurs outils, de leurs conditions de travail est une chose très précieuse. Imaginez tout ce qu'apporte la rencontre avec des jardiniers des parcs de la ville, avec des anciens ouvriers des chantiers navals, avec tous les membres d'une équipe de construction et d'accompagnement d'un bateau de course de haut niveau, avec les professionnels d'un Muséum d'Histoire Naturelle...

Ce sont des échanges d'information certes, avec des apports techniques, sociaux, voire politiques. Plus ça va, plus je me dis que **ce sont, avant tout, des moments de rencontre**, quel que soit le sujet.

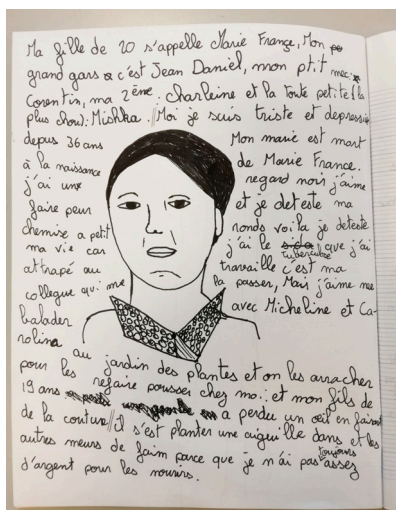
Ils font naître des dialogues entre les enfants et des personnes avec qui ils vivent un instant bien particulier : moment de relation sociale et personnelle, moment d'attention, d'écoute et de découverte de personnalités marquantes. Le courant passe parfois de manière étonnante, voire surprenantes dans certains groupes. Parfois, il passe moins mais le plus souvent, ce sont les moments les plus marquants de ces journées d'exploration.



20 Un partenariat avec l'Université de Nantes, IUT de la Roche-sur-Yon, permet la participation d'étudiants en licence « Métiers du livre » à ce travail d'édition.

21 cf. programme des ateliers du CRV : <https://projets-education.nantes.fr/crv>

9. ICI, ON APPREND À LIRE SUR LES VISAGES.



« Tous les visages parlent d'eux-mêmes / Avant qu'on les connaisse »²² chante Pierre Lapointe. Dans d'autres situations plus « sauvages », les rencontres se passent de manière tout à fait hasardeuse : nous observons les « passants qui passent », comme l'écrit Jacques Prévert.

Il s'agit de **prendre au vol des indices** sur un visage, un corps, des vêtements, une démarche, quelques mots entendus. On apprend ici à lire... sur les visages. Activité riche et difficile. On apprend ce que signifie « regarder quelqu'un » sans que ce soit ni agressif ni méprisant.

On apprend à **essayer de connaître des passants avant de savoir qui ils sont**. On apprend qu'« il y a tant à apprendre des inconnus qui passent », comme aimait le dire Juliette Gréco. **Quelques détails vont permettre à chaque enfant, par la suite, en classe, de transformer la personne en personnage**. Il lui invente une identité, une vie, des aspirations, des angoisses, des projets, des relations sociales.

Puis chaque personnage va pouvoir rencontrer un autre personnage créé par un autre enfant. Dans une école, les enfants ont réussi à regrouper les vingt-sept personnages de la classe en une seule histoire :

ils se retrouvaient tous, par hasard à une fête des voisins. Dans une autre, Charlotte Légaut nous a organisé – en toute sécurité – des filatures de passants mémorables qui nous ont emmenés dans le quartier jusque chez eux.

Il arrive que ces observations ne soient pas assez discrètes. J'ai le souvenir d'un garçon qui se fait « griller » par une femme âgée parce qu'il notait, de trop près, tout ce qu'elle mettait dans son cadidie. Ce sont les risques du métier. Quand les « espions » sont découverts, il faut dialoguer, pour s'expliquer et établir un contact aussi pacifique que possible. Il n'y a jamais eu de conflit à ce sujet. **Les gens trouvent tout le temps intéressant que l'on fasse écrire les enfants.**

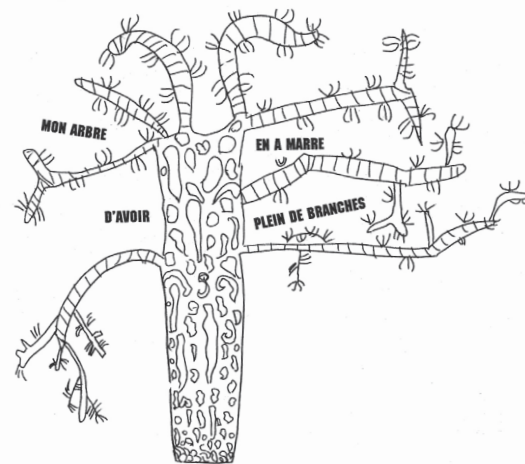
Parler avec les passants, ce n'est pas inintéressant mais cela fait basculer le projet dans quelque chose de plus documentaire et informatif. **Cela enlève la puissance de l'imagination exacte et de la rêverie**. Le risque est de jouer aux apprentis-journalistes²³. Cela devient aussi plus difficile et moins agréable pour des enfants de rendre compte d'une vraie vie, plutôt que d'en imaginer tous les possibles. Avant chaque sortie, il faut insister lourdement sur l'importance de la discrétion !



22 Pierre Lapointe, *Tous les visages*, album *La forêt des mal-aimés*, Audiogram, 2006.

23 Hervé Moëlo, *Journal d'école et croyance journalistique : les méfaits d'une banalisation*, Les Actes de lecture, n°75, septembre 2001.

10. POUVONS-NOUS ENCORE CROIRE À L'UTOPIE DE LA PRÉSENCE ?



Après toutes ces années, sept projets nous font vivre aujourd'hui ces explorations par l'écriture sur des thèmes et des lieux variés : *Attention travail !*, *Ecriture de jardin*, *Observatoire de la ville*, *Des mots sur le globe*, *Le musée exploré*, *Des passant qui passent*, *Attention théâtre !*²⁴. La force de la démarche est infinie. Nous pouvons explorer tout ce qui est explorable. Deux cimetières nantais ont même reçu nos visites. Ce fut d'ailleurs des moments d'une grande intensité. C'est bien ce que se demandait Georges Perec : **que se passe-t-il quand il ne se passe rien ?**

Ces différentes approches travaillent la question de la présence, à une époque où l'absence semble se développer au grand galop : numérisation généralisée, travail à distance, existence en visioconférence, écart grandissant entre la prescription de l'encadrement et la réalité du travail, omniprésence du téléphone... Dans les années 1930, alors que le téléphone balbutiait son développement, Franz Kafka écrivait dans son journal : « Le téléphone, c'est la montée en puissance du monde des fantômes. »

L'écriture de terrain, considère a priori les espaces explorés, comme des lieux d'enrichissement et de

dialogue. Voilà qui mérite d'être mis encore plus avant en ces périodes de confinement et de distanciation sociale. C'est aussi **encourager à se penser comme une présence au milieu des autres**, comme un « je » parmi d'autres « eux », qui portent peut-être la promesse d'un « nous »²⁵ ? Un album japonais pour enfants, aussi simple qu'ambitieux et pertinent, nous entraîne dans ce tourbillon de l'identité sociale, relative selon qui je rencontre : qui suis-je pour les autres ? Pour ma famille ? Pour mes amis ? Pour mon professeur ? Pour mon médecin ? Pour mon animal domestique ?²⁶. Cette présence aux autres pose immédiatement la question de la présence à soi-même.

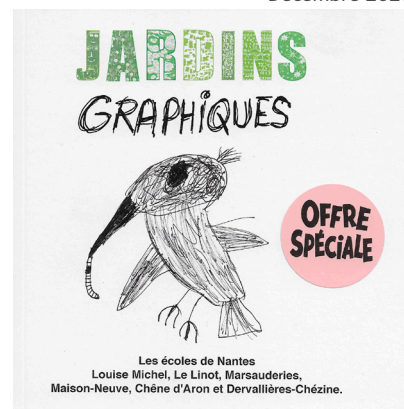
Être là. Demeurer. Observer. Noter. Être ici, qu'est-ce que cela veut dire ? Être un animal, une pierre, un coquillage dans une vitrine, en quoi ça consiste ? Être un marin sur son bateau au milieu de l'Atlantique Sud, être un tramway qui passe sa vie à traverser la ville, être un agent d'accueil du Muséum, travailler ici, vivre ici, être mort ici, comment c'est ? Quelques heures d'immersion, c'est finalement assez court. En la pratiquant, on se rend compte du puits sans fond que représente cette dé-

marche. En nous installant dans ces instants, portés par l'écriture, nous déployons une autre temporalité, plus dense, plus puissante, plus profonde, qui contredisent le rythme habituel des minutes qui passent.

**Courte est la journée
Courts sont tous les jours
Courte encore est l'heure
Mais l'instant s'allonge
qui a profondeur**²⁷

Pouvons-nous le faire, ce pari de la présence et de l'instant profond ? Ce pari que ces encouragements à explorer le réel permettent encore d'ouvrir une voie aux utopies de l'écriture de terrain ?

Décembre 2020



Pour plus de renseignements ou envoi de livrets : herve.moelo@mairie-nantes.fr

Illustrations réalisées par les enfants au cours des projets d'écriture de terrain menés par le CRV • Conception graphique : charlottelegaut.com

24 Avec les services animation du Muséum d'Histoire Naturelle, du SEVE (Service des Espaces Verts), de Séquoia (Pôle Sciences & Environnement), la Maison des Hommes et des Techniques, le collectif La Luna, les associations Alea Linea et Neptune, la compagnie PaQ'la Lune.

25 Norbert Elias, *La transformation de l'équilibre « nous-je »* dans *La société des individus*, Librairie Arthème-Fayard, 1991.

26 Tanikawa Shutarô, *Moi*, Editions Picquier jeunesse, 1974, 2007.

27 Guillevic, *Carnac*, Poésie/Gallimard, 1963.